

Ce colloque se veut un espace de réflexion sur les relations entre théorie et empirie dans les enquêtes sur les rapports sociaux de domination, d'exploitation et de dépossession. Il part d'un double constat. D'une part, des courants philosophiques contemporains théorisent les rapports sociaux en se fondant, en tout ou partie, sur les matériaux des sciences sociales. D'autre part, certains courants des sciences sociales, critiques à l'égard de la trop grande spécialisation ou sectorialisation de leurs disciplines, tentent de renouer avec des théorisations plus générales de leurs objets ou de dialoguer avec les textes fondateurs de ces sciences. Pour les uns comme pour les autres, ce sont les rapports sociaux en eux-mêmes qui échappent aux classifications et aux clivages disciplinaires ou intra-disciplinaires, et qui peuvent par conséquent permettre une discussion entre chercheuses et chercheurs malgré leurs différents théoriques et méthodologiques. Des objets aussi divers que les rapports sociaux de genre et de race, d'exploitation ou de domination dans le monde du travail ainsi que les rapports de dépossession de la nature sont ainsi à l'origine d'enquêtes empiriques qui préservent des liens avec les apports théoriques et critiques des différentes traditions des sciences humaines et sociales.

Nombre de théoriciens du XX^{ème} siècle, à la suite de travaux tels que ceux de Marx, Weber, Simmel, Durkheim ou Du Bois, ont prolongé le travail conceptuel de la philosophie dans les « théories critiques » au sens large. Plus récemment, le travail d'archive de Foucault fut le résultat d'une rencontre entre philosophie et histoire qui transforma qualitativement la manière de forger des concepts pour restituer des expériences sociales. La sociologie critique de Bourdieu, quant à elle, a mis en place un nouveau type d'enquête sur la domination tout en revendiquant une forme d'autonomie de la sociologie vis-à-vis de la philosophie, tandis que des travaux comme ceux de Luc Boltanski et d'Ève Chiapello ont permis de renouer avec une conceptualité sociologique élargie et d'engager des débats théoriques sur le statut de la critique ou de la domination. Sur un autre terrain encore, les foisonnantes recherches de féministes matérialistes ou marxistes en sociologie comme en anthropologie – notamment celles de Christine Delphy, de Paola Tabet et de Colette Guillaumin – partirent d'expériences sociales et de travaux empiriques pour remettre en cause des concepts et des cadres d'analyse inaptes à interroger les dominations et violences genrées. Les questions conjointement politiques et épistémologiques ainsi soulevées ont contribué, petit à petit, à la formation de nouveaux domaines comme celui des « études de genre ».

Dans un autre contexte, la Théorie Critique allemande a été pionnière dans la mise en place de programmes de recherche interdisciplinaires. Entre psychanalyse, sociologie et économie

politique, les théoriciens de Francfort ont mené des enquêtes de terrain – sur les conditions de travail des ouvriers, sur le fascisme, sur l’antisémitisme – en dialogue avec des réflexions théoriques sur l’idéalisme allemand, le marxisme ou la sociologie classique. Aujourd’hui encore, certains représentants de la philosophie sociale prolongent l’esprit de la Théorie Critique. Ils associent des développements philosophiques sur les notions de « travail », de « social », de « lutte » ou de « reconnaissance » avec des productions empiriques et théoriques d’autres domaines. Sur un autre plan, suite aux enquêtes sociologiques de W.E.B. Du Bois sur les situations des Afro-américains et à la pensée anticoloniale de Fanon, les études du racisme tendent, au moins depuis les années 1980, à se constituer en recherches « post-disciplinaires » au sens où le racisme y est conçu comme un complexe de phénomènes si divers qu’il ne peut que faire appel à des sources et méthodes elles aussi diverses. La prise en compte de la nécessité d’un tel travail décloisonné, prescrit par les objets et phénomènes sociaux étudiés eux-mêmes, est aussi ce qui anima les premières Cultural Studies de l’École de Birmingham, qui mirent à l’honneur une quantité de phénomènes sociaux encore marginalisés par les disciplines et centres de recherche institutionnalisés. Enfin, actuellement, la question écologique, objet social d’enquête encore récent, vient reposer l’épineux problème de la séparation épistémologique des sciences sociales et des sciences naturelles et bouscule ces disciplines de l’intérieur. Certains chercheurs en sciences sociales ont par exemple pu s’approprier le concept d’« anthropocène » hérité des sciences géologiques. Une telle traduction requiert notamment la médiation de recherches empiriques explorant l’histoire de la crise écologique pour mettre en lumière des logiques de pouvoir spécifiques et différenciées.

Ces divers courants empirico-théoriques qui ont mis en question les frontières disciplinaires et les paradigmes de connaissance traditionnels n’ont pas hésité à « se salir les mains » dans la production de savoir. Se pose ainsi la question de savoir comment l’on combine les cadres théoriques avec les travaux de terrain. Comment faire dialoguer la théorie et les matériaux empiriques recueillis, les exposer et en restituer la signification ? Entre point de vue situé, microsociologique, et point de vue global voire totalisant, le spectre des outils à la fois théoriques et empiriques est vaste et les combinaisons multiples. Toutefois, la prise en compte de rapports de domination, d’exploitation ou de dépossession rapproche certaines entreprises scientifiques dans leur prétention à une forme de critique. La réflexion sera donc articulée suivant trois axes principaux.

Premièrement, peut-on concevoir des relations de complémentarité entre enquête empirique et travail théorique sur les rapports sociaux ? Si c'est le cas, sur quoi repose cette complémentarité : sur le caractère multidimensionnel des rapport sociaux en eux-mêmes, imposant une forme de partage des tâches, ou sur les concepts que philosophie, sociologie, économie, science politique, etc., auraient en commun ?

Deuxièmement, la pratique de l'enquête empirique, volontairement limitée dans son étendue, est-elle compatible avec la conception holiste ou non-sectorielle de la société comme un ensemble de rapports sociaux ? Ces études empiriques correspondent-elles au niveau micrologique de rapports sociaux sur lesquels la théorie plus générale offrirait une vue macrologique ? Ou l'enquête empirique renvoie-t-elle à une conception des rapports sociaux toute différente de celle présumée par la théorisation générale et/ou systématique ?

Troisièmement, eu égard à la diversité des références, des méthodes et des contenus, comment comprendre la référence souvent partagée à la « critique » (« théorie critique », « sociologie [de la] critique » mais aussi « critique sociale », « attitude critique » et « analyse critique ») ? Cette critique se situe-t-elle à même l'objet, en tant qu'activité des agents, ou est-elle au contraire le fruit d'une forme particulière d'objectivation entreprise par le chercheur ? Faire usage de concepts comme ceux de domination, d'exploitation ou de dépossession, est-ce renouer avec des pratiques de contestation sociale et politique, ou est-ce forger des outils analytiques indépendants de ces pratiques ?

C'est pour expliciter et interroger ces liens entre enquête empirique d'une part, et théorie et critique d'autre part, que les deux journées du colloque seront organisées autour d'ateliers thématiques relatifs aux différents rapports sociaux étudiés.